



NATURE
RÉCRÉATION &

Décembre 2020 - n°9

INTRODUCTION

LITTÉRATURE, NATURE, ÉCRITURE. PLONGÉES DANS LE BRUIT DU MONDE ET DE SOI

La littérature est vivante, elle taille sa route entre classicisme et expérimentations. Bousculée, certes elle l'est, ainsi les sempiternels débats sur la mort du roman, presque aussi anciens que l'avènement du genre. Renouvelée, elle l'est aussi : l'installation durable de la « *littérature du réel* », ou « *journalisme narratif* »¹ en est une récente illustration.

Ces remous, ces batailles relèvent de la même interrogation sur le pouvoir, ou, plus prosaïquement, sur le devenir de la littérature dans un environnement global de plus en plus incertain. Que peut la littérature, quelles qu'en soient les formes, devant des phénomènes sociaux mus par l'accélération, l'instabilité et l'hybridation ? Accélération de la technique et des modes de vie (Rosa, 2015), accélération des inégalités sociales². Instabilité du politique (Badie et Vidal, 2018), instabilité du vivant et du climat³, instabilité de soi (Le Breton, 2015 ; Sadin, 2020). Hybridation nouvelle, celle de l'homme et de la machine (Taillandier, 2019), ou réinventée, celle de l'homme et de l'invisible (Stépanoff, 2019) ou de l'homme et de la nature (Bonneuil et Fressoz, 2016). Que peut-

Jérôme LAFARGUE

Mcf, Université de Pau
et des pays de l'Adour

jerome.lafargue@univ-pau.fr

¹ Traductions des termes anglais *narrative non fiction* ou *creative non fiction*, forme particulière d'écriture empruntant de façon simultanée au reportage, à la fiction littéraire et à l'introspection

² Word Inequality Lab, *Rapport sur les inégalités mondiales*, 2018 [disponible en ligne : <https://wir2018.wid.world/files/download/wir2018-summary-french.pdf>]

³ Pour une synthèse des « désordres environnementaux » et un retour critique sur leur impact, voir par exemple Charbonnier 2020 et Zaccàï 2019

elle de plus que procurer des sensations communes d'émerveillement et de plaisir ou améliorer la connaissance de soi? Peut-elle éclairer l'action, « *recoudre nos déchirures individuelles et collectives* »⁴, en somme « *réparer* » (Gefen, 2017), sinon rendre justice? (Nussbaum, 1995). Est-il possible de considérer la littérature comme utile ou proactive lorsqu'elle nous enjoint à la vigilance, nous sensibilise à l'altérité sous toutes ses formes, ou tout simplement décrit ce qui meurt sous la main de l'homme?

Plutôt que de prendre parti entre littérature d'intervention et tradition de l'art pour l'art, on fera un pas de côté, celui qui permet la distance, l'autoréflexivité, en suggérant une réflexion croisée d'auteurs qui sont aussi des universitaires venant d'horizons divers (études littéraires pour Lucie Taïeb et Stéphane Vanderhaeghe, géographie pour Jean-Baptiste Maudet, histoire pour Sylvain Pattieu), à même d'objectiver tant leur expérience que les conditions sociales de possibilité de cette expérience, à même simultanément de laisser parler leur intuition et leur force imaginative, sans pour autant tomber dans un narcissisme complaisant.

On ne fera pas ici de travail de définition. Entreprise vaine et démesurée tant les argumentations contraires foisonnent. La notion de nature semble avoir fait son temps : trop idéologique, trop tranchée, réfutée parfois dans son essence même (Morton, 2019 [2010]), elle cède la place à celle d'environnement, qui a son tour pourrait rester sur le flanc, à l'heure où la recherche en sciences sociales s'engage résolument dans la découverte des interactions entre humains et non-humains, de plus en plus du point de vue de ces derniers⁵. C'est une notion fragile, au même titre que celle de littérature, elle aussi débordante ou contrainte, hybride, inconnaissable par endroits.

En revanche, lorsque l'on associe littérature et nature, difficile de ne pas immédiatement penser au *nature writing*, courant littéraire américain qui depuis sa naissance au XIX^{ème} siècle ne cesse de se réinventer, entre rêves d'une sauvagerie perdue des grands espaces (souvent), réflexion sociale sur les marges (parfois), et plongée dans la psyché américaine (toujours) (Buell, 1995 ; Grandjeat, 2005). Sur cette base est née l'écocritique, domaine des études littéraires approchant la façon dont la littérature s'empare de l'environnement, ou comment le lieu devient une catégorie aussi signifiante que la classe, le genre, etc (Glotfely et Fromm (dir), 1996). Le courant écocritique, essentiellement axé sur la littérature anglo-saxonne, n'a émergé en France que sous l'angle d'une appropriation bienvenue, celle de l'écopoétique : l'écriture y est considérée comme « *une incitation à faire évoluer la pensée écologique, voire comme une expression de cette pensée* » (Blanc, Chartier et Pughe, 2008, p. 17). Depuis, un certain nombre de travaux continuent d'interpréter les multiples façons dont la littérature française investit

⁴ Selon l'expression d'Alexandre Gefen, « Les écrivains peuvent-ils changer le monde ? », *Sciences Humaines*, n°321, janvier 2020

⁵ Voir par exemple deux récents et saisissants ouvrages : Kohn 2018 [2013] et Martin 2019



l'environnement⁶. Multiples, elles le sont assurément, et on ne saurait donc les limiter aux « *fictions climatiques* » (pour *climate fiction*), qui se sont multipliées au cours de la dernière décennie, empruntant à des genres divers (roman catastrophe ou d'anticipation, thriller scientifique, polar, uchronie, etc) pour en créer un nouveau, entièrement régi par le questionnement autour de la crise du climat et de la croyance en l'Anthropocène. Le point de départ de toutes ces fictions est en effet que le dérèglement climatique est causé par les activités humaines. La grande hétérogénéité des schémas narratifs, de styles, des thèmes, couplée à la propension de la critique à trouver des étiquettes (*climate fiction* certes, mais aussi *biopunk*, *ecofiction*, *anthropocene fiction*, *greenfiction*, *ecofuturism*) ne doit pas empêcher de saisir le phénomène pour ce qu'il dit d'une angoisse ancienne réinventée par un « *baptême numérique et médiatique* »⁷. Pourquoi ancienne? Parce que ces fictions climatiques entrent triomphantes dans l'arène des fictions dites « *de fin du monde* », dont on sait à quel point elles irriguent nos imaginaires depuis des siècles, quelle qu'en soit la raison profonde (échec de la Révolution, critique de l'idéologie du progrès, horreur ressentie devant le capitalisme sauvage, barbarie du nucléaire), et qui, à l'appui d'un discours sur des méfaits, se veulent un appel à l'utopie (Engelibert, 2019).

Les auteurs sollicités n'écrivent pas de fictions climatiques, ils ne se sont pas donné non plus comme mission de porter secours à la nature grâce à leurs histoires. Ils sont cependant lucides sur les bouleversements en cours qui modifient nos perceptions du vivant et de l'avenir. À la lumière de leur expérience intime, je leur ai demandé d'interroger la place de la fiction littéraire dans le champ de leur réflexion personnelle. En tant qu'individus pris dans ce tourbillon, ils ont dans leur œuvre littéraire créé des fictions autour de l'animalité, de l'environnement, du rapport intense à la nature, du paysage ; certains d'entre eux ont aussi effectué des recherches universitaires sur ces questions, les y ont reliées, ou pas. Qu'il procède d'un parti-pris esthétique, d'une nécessité narrative, d'une conviction, l'un de leurs angles fictionnels majeurs réside donc dans ce rapport du corps et de l'âme de l'homme avec la nature⁸. La différence de leurs parcours, de leurs rattachements disciplinaires, de leurs inclinations, de leurs influences, de leurs postures, représentent la richesse première de ce dossier. J'avais simplement donné

⁶ On citera ici les premières synthèses : Posthumus 2017, Schoentjes 2015, Schoentjes 2020, Suberchicot 2012

⁷ Selon l'expression de Irène Langlet, « Cli-Fi, Sci-Fi. Littératures de genre et crise climatique », La Vie des idées, <https://laviedesidees.fr/Cli-fi-Sci-fi.html> (consulté le 26 novembre 2020)

⁸ Pêle-mêle, sans pour autant citer toutes leurs œuvres : chez Lucie Taïeb, un arbre devient verbe (*Peuplié*, Lanskine, 2019), les lois physiques disparaissent (*Les Échappées*, Éditions de l'Ogre, 2019) ; chez Jean-Baptiste Maudet, le cadre géographique est soit relégué sciemment (*Matador Yankee*, Le Passage, 2019) soit surexposé (*Des humains sur fond blanc*, Le Passage, 2020) ; chez Sylvain Pattieu, la forêt est le lieu primordial de la dissimulation et de la révolte (*Forêt-furieuse*, Le Rouergue, 2019) ; chez Stéphane Vanderhaeghe, des hordes de charognards envahissent un village (*Charognards*, Quidam Éditeur, 2015).

quelques pistes en formes de questions, sans obliger quiconque à y répondre, en souhaitant presque qu'ils s'en affranchissent pour ouvrir leurs propres routes : la nature constitue-t-elle un pivot de votre œuvre, ou n'est-elle qu'un instrument narratif parmi d'autres? Est-il possible de parler d'un « *je méthodologique* » dans la création littéraire, à la manière des ethnologues (Olivier de Sardan, 2000) ; Embrassez-vous vos sujets tel un sociologue investi en totalité dans sa recherche (Wacquant 2015), en vous aidant de vos recherches universitaires par exemple, ou maintenez-vous une distance pour laisser la prime à l'intuition et à l'imaginaire ; Quelle est la part de vos influences littéraires dans la dynamique de votre propre écriture? ; La période de bouleversements que nous vivons commande-t-elle une littérature en mouvement, qui s'adapte à ces interrogations nouvelles, et si oui, pensez-vous vous inscrire dans une telle dynamique?

L'exercice proposé n'était pas simple, et, partageant une semblable « *condition* » (dans le désordre : universitaire, auteur, citoyen, à chaque fois aussi enthousiaste qu'inquiet), j'en mesure la difficulté. La façon dont ils ont répondu est particulièrement inspirante, et variée surtout, tant au niveau du fond que de la forme. On n'entrera pas ici dans les détails afin de ne pas déflorer leurs contributions, et on se bornera à remarquer que la piste autoréflexive a conduit à de précieuses remarques sur la non-intentionnalité de la nature, l'intérêt à ne pas l'essentialiser ni l'idéaliser, sur la nécessité de ne plus établir de différence entre monde naturel et espace construit, sur la façon dont la fiction s'empare avec enthousiasme des lieux et des paysages (que ces derniers soient connus, inventés, préservés dévastés), sur l'attention portée au corps aux prises avec un environnement physique parfois hostile, en bref sur la force de la pensée, de la culture, de l'intuition et de l'énergie vitale sur nos modes d'appréhension d'un monde complexe et mixte, au sein duquel les barrières instituant des visions binaires ont littéralement explosé.



BIBLIOGRAPHIE

- BADIE B. & VIDAL D. (dir), 2018, *Le Retour des populismes*, Paris, La Découverte
- BLANC N., CHARTIER D. & PUGHE T., 2008, « Littérature et écologie : vers une éco-poétique », *Écologie et politique*, 36, p. 15-28
- BONNEUIL C. & FRESSOZ J-B., 2016, *L'Événement anthropocène. La terre, l'histoire et nous*, Points Seuil
- BUELL L., 1995, *The Environmental Imagination. Thoreau, Nature Writing and the Formation of American Culture*, Cambridge, Londres, Harvard University Press
- CHARBONNIER P., 2020, *Abondance et liberté. Une histoire environnementale des idées politiques*, Paris, La Découverte
- ENGELIBERT J-P., 2019, *Fabuler la fin du monde. La puissance critique des fictions d'apocalypse*, Paris, La Découverte
- GEFEN A., 2017, *Réparer le monde. La littérature française au XXIe siècle*, Paris, José Corti
- GLOTFELY C. et FROMM H. (dir), 1996, *The Ecocriticism Reader. Landmarks in Literary Ecology*, Athens, Londres, University of Georgia Press

- GRANDJEAT Y-C., 2005, « Regarder à perte de vue et écrire quand même : quelques propositions sur la littérature écologique américaine », *Revue française d'études américaines*, 106, p. 19-32
- KOHN E., 2017, [2010], *Comment pensent les forêts. Vers une anthropologie au-delà de l'humain*, Bruxelles, Zones Sensibles (trad. par Grégory Delaplace de *How Forests Think : Towards an Anthropology Beyond the Human*, Berkeley, University of California Press)
- LE BRETON D., 2015, *Disparaître de soi. Une tentation contemporaine*, Paris, Métailié
- MARTIN N., 2019, *Croire aux fauves*, Paris, Verticales
- MORTON T., 2019, [2010], *La Pensée écologique*, Paris, Zulma Essais (trad. Par Cécile Wajsbrot de *The Ecological Thought*, Cambridge, Harvard University Press)
- NUSSBAUM M., 1995, *Poetic Justice. The Literary Imagination and Public Life*, Boston, Beacon Press
- OLIVIER DE SARDAN J-P., 2000, « Le "je" méthodologique. Implication et explication dans l'enquête de terrain », *Revue française de sociologie*, 41, 3, p. 417-445.
- POSTHUMUS S., 2017, « Écocritique. Vers une nouvelle analyse du réel, du vivant, du non-humain », in Guillaume Blanc, Élise Demeulenaere et Wolf Feuerhahn (dir), *Humanités environnementales. Enquêtes et contre-enquêtes*, Paris, Publications de la Sorbonne, p. 161-180.
- SCHOENTJES P., 2015, *Ce qui a lieu. Essai d'écopoétique*, Paris, Wildproject
- SCHOENTJES P., 2020, *Littérature et écologie. Le mur des abeilles*, Paris, José Corti
- SUBERCHICOT A., 2012, *Littérature et environnement. Pour une écocritique comparée*, Paris, Honoré Champion
- ROSA H., 2015, *Accélération et aliénation. Vers une théorie critique de la modernité tardive*, Paris, La Découverte
- SADIN É., 2020, *L'Ère de l'individu tyran. La fin d'un monde commun*, Paris, Grasset
- STÉPANOFF C., 2019, *Voyager dans l'invisible. Techniques chamaniques de l'imagination*, Paris, La Découverte
- TAILLANDIER A., 2019, « Lectures et langages du transhumanisme », *Raisons politiques*, 74, p. 73-81
- WACQUANT L., 2015, « Pour une sociologie de chair et de sang », *Terrains & Travaux*, 26, p. 239-256
- ZACCAÏ E., 2019, *Deux degrés. Les sociétés face au changement climatique*, Paris, Presses de Sciences Po